

JEAN-BAPTISTE MOUGEOT ⁽¹⁾.

La Société Botanique de France vient de perdre l'un de ses membres les plus éminents : M. le docteur Jean-Baptiste Mougeot est mort à Bruyères-en-Vosges, le 5 décembre, après une courte maladie, à l'âge de 82 ans. C'est en grande partie à son intention que notre dernière session extraordinaire a été dirigée vers l'Alsace et les Vosges : nous avons tous à cœur d'offrir au doyen des botanistes français, au sein de la contrée qu'il a explorée et décrite avec une ardeur infatigable, le témoignage de notre respect. Je regardais moi-même comme un des plus précieux privilèges de la position que les suffrages de la Société m'ont faite pour cette année, l'honneur d'adresser en son nom la parole à M. Mougeot, aux lieux mêmes où trente-neuf ans auparavant il m'avait guidé avec une bonté qui ne s'est jamais effacée de mon cœur. Un accident, dont la gravité ne tarda pourtant pas à s'atténuer, l'a privé du bonheur de nous recevoir, comme il en avait le vif désir, sur la sommité du Hohneck, cette montagne qu'il a rendue célèbre, et où il avait herborisé pour la première fois en septembre 1795. Mais du moins il a pu aller au-devant de la Société jusqu'à Gérardmer, chef-lieu de la région des lacs vosgiens : il y a présidé notre séance du 17 juillet, et reçu avec attendrissement les hommages affectueux de ses confrères. Je n'ai pu assister à cette scène de famille, retenu que j'étais au loin par l'état de ma santé ; à peine rétabli, j'accourais à Bruyères, et j'y trouvais M. Mougeot encore tout ému du triomphe que la Société avait ménagé à sa vieillesse. Il me reçut au milieu des collections qui furent l'œuvre de sa vie entière, et dont il a ouvert les trésors avec une libéralité sans bornes ; vrai sanctuaire de la science, rempli des marques de l'estime que tous les savants français et étrangers lui ont portée depuis plus d'un demi-siècle. Nous repassâmes ensemble les souvenirs du passé : nous formions encore des projets pour l'avenir, la botanique en était toujours l'objet, et, en vérité, la bonne santé de M. Mougeot semblait les autoriser : heures bien douces ! j'étais loin de penser qu'elles fussent les dernières qu'il dût m'être donné de goûter auprès de lui ! Le mois suivant, il recevait de moi un envoi assez considérable de Fougères de l'Afrique australe, extrait d'une des collections de Boivin, et destiné d'une part à

(1) Cette notice nécrologique a été lue à la Société à Paris, dans la séance du 17 décembre 1858. Par une décision spéciale du Conseil d'administration, la Commission du Bulletin a été autorisée à la distraire du compte rendu de cette séance, pour l'annexer à celui de la session extraordinaire, dont M. Mougeot a été l'un des présidents.

remplir quelques lacunes de son herbier, d'autre part à éclaircir mes doutes sur un certain nombre d'espèces. Depuis quelque temps, M. Mougeot avait voué à cette belle famille des Fougères une attention toute particulière, et il en avait approfondi la nomenclature de concert avec un autre de nos confrères, bien regrettable aussi, M. Graves. Il m'est doux de penser, et M. Antoine Mougeot a bien voulu me le confirmer, que mes plantes et l'échange de lettres auquel elles ont donné lieu, ont procuré à son père quelques-unes de ses dernières jouissances de naturaliste. Jamais, en effet, on ne lui avait vu plus d'ardeur et pour ainsi dire d'enthousiasme pour la science, de sagacité dans la critique, de sûreté dans les déterminations. Du 16 septembre au 13 novembre, il m'a écrit sept lettres de trois à quatre grandes pages chacune, d'une écriture ferme et serrée : elles sont un remarquable témoignage de son énergie pour l'étude, et comme un effort suprême de cette nature d'élite. Je les garde soigneusement : un jour, elles seront consultées avec fruit par celui d'entre nous qui aura le courage d'entreprendre la Flore des îles australes de l'Afrique, pour laquelle M. Tulasne a consigné récemment dans les *Annales des sciences naturelles* de si précieux fragments. Ma dernière réponse à M. Mougeot a dû parvenir à Bruyères l'avant-veille de sa mort. De tout temps, il a entretenu une correspondance étendue avec les naturalistes de tous les pays, et quand on songe qu'elle n'enlevait rien à ses autres travaux de cabinet et à ses occupations du dehors, on reste émerveillé d'une si grande activité.

M. Mougeot naquit à Bruyères, le 25 septembre 1776. Il fut élève du botaniste Hermann à l'École de Strasbourg. A partir de 1798, il fut employé dans le service de santé de nos armées en Allemagne et il se lia dès lors avec les naturalistes de cette contrée. A la paix de Lunéville, il rentra dans sa ville natale et ne cessa pas depuis d'y exercer la médecine. M. Kirschleger, dans sa Revue bibliographique et historique relative à la flore d'Alsace et des Vosges, a énuméré les nombreux travaux de M. Mougeot, parmi lesquels ses *Stirpes cryptogamæ vogeso-rhenanæ*, dont la publication fut commencée en collaboration avec son ami le professeur Nestler, et ses *Considérations sur la végétation spontanée des Vosges*, tiennent le premier rang. J'ai rappelé moi-même à la Société (1) que, dès 1810, De Candolle, dans un Rapport au Ministre de l'intérieur sur ses voyages botaniques et agronomiques dans l'Empire, citait avec éloges M. Mougeot, comme l'un des botanistes qui avaient le plus contribué aux progrès de l'étude de la flore française : j'ai signalé aussi la part que M. Mougeot a prise aux travaux préparatoires de la carte géologique des Vosges, dressée par M. de Billy, et la création, qui lui est due en grande partie, du

(1) Lettre à M. de Schœnefeld, lue à la session extraordinaire de Strasbourg. Voyez plus haut, p. 412.

Musée d'Épinal, où l'on admire une collection complète d'échantillons des roches si variées du département, tous choisis et taillés de sa main ou de celle de son fils. Chaque année il publiait, dans les *Annales de la Société d'émulation des Vosges*, un compte rendu de l'état de ce bel établissement et de ses progrès continus, grâce à la générosité de l'administration départementale, à laquelle M. Mougeot ne s'adressait jamais en vain.

Quels que fussent les talents et le mérite scientifique de M. Mougeot, en lui l'homme était au moins égal au savant. La bonté et la sagesse formaient le fond de son caractère. Il a exercé la médecine non-seulement avec une grande distinction, mais aussi avec tout le zèle de la charité : il n'y a pas une maison dans le canton de Bruyères où il n'ait porté les secours de l'art, les consolations d'un cœur compatissant, et qui ne bénisse son nom. Les malheureux surtout étaient ses clients de prédilection. Depuis 1803 jusqu'à la veille de sa mort, c'est-à-dire pendant cinquante-cinq années consécutives, il a fait assidûment sa visite journalière à l'hospice de la ville. Le secret de ses libéralités restera en majeure partie enseveli avec lui ; j'en ai surpris pourtant quelques-unes que je dois révéler ici au moins d'une manière générale ; au travers de sa vive sollicitude en faveur de plus d'un botaniste de talent luttant contre l'adversité, et au sort duquel il s'efforçait d'intéresser quiconque jouissait de quelque crédit, on devinait que la bourse du chaleureux patron s'était déjà ouverte avec cette délicatesse qui ajoute encore au prix d'un bienfait.

Que dirai-je de son hospitalité si cordiale, si empressée ? Tous les naturalistes qui ont visité les Vosges l'ont éprouvée : cette belle contrée était son domaine, il en faisait les honneurs avec l'autorité d'un maître et une bienveillance inépuisable. Les nombreux élèves qu'il a formés et qui perpétuent ses traditions, ne parlent de lui qu'avec la plus affectueuse vénération. » Pour nous tous, a dit M. Kirschleger, qui nous sommes occupés d'une » branche quelconque de l'histoire naturelle vosgienne, il a été plus qu'un » ami, il a été un père. »

Le désintéressement lui était naturel, non-seulement celui qui rend inaccessible aux intérêts sordides, mais le désintéressement plus rare du savant exempt de toute jalousie, toujours prêt à communiquer ses découvertes, au risque d'en voir attribuer à d'autres la priorité, mettant au-dessus de tout l'intérêt de la science ; il ne l'avait acquise que pour la répandre, comme l'eau que les belles fontaines de ses montagnes offrent incessamment au voyageur.

M. Mougeot a constamment habité Bruyères ; il a résisté aux instances qui lui ont souvent été faites, et d'assez haut dans la science comme dans la politique, pour se produire sur un plus grand théâtre : il faut en faire honneur à la modération de ses désirs autant qu'à sa modestie. Quel que soit le pouvoir absorbant de la capitale, nos provinces, grâce à Dieu, ont su garder un

assez bon nombre des hommes de mérite qu'elles ont produits; M. Mougeot en est l'un des plus remarquables exemples. Satisfait de son sort et d'une fortune modeste reçue de ses pères, et qu'il avait sinon accrue notablement du moins maintenue par le travail, entouré de la considération universelle, il n'avait voulu accepter de fonctions publiques que celles qui l'éloigneraient le moins possible de ses malades, de ses pauvres, de ses études, pendant un temps la mairie de sa ville natale, et depuis bien des années une place dans le conseil général de son département. Noble modération! Il y a trouvé, dans le cours d'une longue vie, la somme de bonheur qui peut être départie ici-bas au bon citoyen, au sage, au chrétien. Il a conservé pour ainsi dire jusqu'à la fin la plénitude de ses facultés; Dieu lui a accordé une mort paisible au milieu de sa famille, récompense anticipée de ses vertus.

La Société Botanique de France, le département des Vosges ne l'ont pas perdu tout entier: il revit dans un fils, héritier de ses principes, qui s'est toujours inspiré de ses exemples, dévoué comme lui à son pays natal, médecin et naturaliste comme lui, connu par des travaux de botanique et de géologie, et qui, à son tour, prépare déjà ses fils à porter dignement, comme il le fait lui-même, un des noms dont la botanique française s'honorera toujours le plus.

C^{te} JAUBERT.

Domaine de Givry par Jouet-sur-l'Aubois (Cher), 15 décembre 1858.
